REVUE INTERNATIONALE
DES ÉTUDES DU DÉVELOPPEMENT

N°244
2020-4

Varia

ÉDITIONS DE LA SORBONNE

Analyses bibliographiques – Book Reviews

français

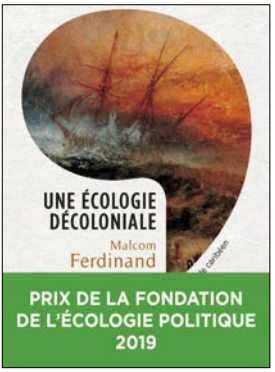
147 Malcom Ferdinand
Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen
Seuil
par Amaël COGNACQ

150 Paula Vásquez Lezama
Pays hors service. Venezuela : de l'utopie au chaos
Buchet/Chastel
par Camille MORDREL

153 Jean-Hervé Bradol, Marc Le Pape
Génocide et crimes de masse. L'expérience rwandaise de MSF (1982-1997)
CNRS Éditions
par Jules LYOTHIER

Malcom Ferdinand

Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen



Seuil, 2019, 464 pages,
ISBN : 9782021388497, 24,50 €

Avec son ouvrage *Une écologie décoloniale*, l'ingénieur en environnement et politologue Malcom Ferdinand publie le croisement de ses recherches, entre la philosophie, les théories postcoloniales et l'écologie. Ce livre, tiré de sa thèse, vise à historiciser et rendre intelligible l'écologie décoloniale, mouvement intersectionnel qui « articule la confrontation des enjeux écologiques contemporains avec l'émancipation de la fracture coloniale » (p. 32).

Ferdinand n'est pas le premier à pointer la connexion entre ces éléments. Il annonce d'ailleurs s'inscrire dans la lignée de Nathan Hare, Arturo Escobar ou Philippe Descola. Il cite fréquemment Frantz Fanon, Aimé Césaire et Edouard Glissant pour traiter du colonialisme, et Serge Latouche ou Bruno Latour notamment pour l'écologie. Beaucoup d'hommes dans ses références, donc, mais Ferdinand tente aussi d'aborder des questions de genre, citant des auteurs féministes. Ses réflexions sont proches de celles de Vandana Shiva ou de Mohammed Talib, bien que moins portées sur le système capitaliste.

Une des tâches majeures de l'ouvrage est d'apporter un champ lexical nouveau pour rendre intelligible les enjeux de l'écologie décoloniale. Plutôt que d'utiliser le terme « Anthropocène » pour parler de nouvelle ère géologique, il détaille l'intérêt du mot « Plantationocène », proposé par Anna Tsing et Donna Haraway, qui évoque les plantations où travaillaient les esclaves, théâtre d'une culture intensive destructrice pour les sols. Il rappelle que le consensus actuel du rapport d'exploitation entre l'Homme et la Terre n'est pas anhistorique, mais a été imposé par une minorité d'hommes européens au reste de l'humanité, au cours des cinq derniers siècles. Aussi, Ferdinand illustre ses réflexions philosophiques par des exemples concrets tirés de l'histoire des Caraïbes, démontrant ainsi la légitimité mais aussi l'importance de sa pensée intersectionnelle pour analyser la source des inégalités liées à l'écologie. Les dix-sept chapitres de l'œuvre commencent tous de la même manière, par une page de fiction historique qui relate les traversées de l'Atlantique de dix-sept navires négriers et est utilisée comme métaphore politique du monde afin d'introduire le thème du chapitre.

La première partie, intitulée « La tempête moderne », fixe les bases théoriques et historiques de la pensée de Ferdinand. Celui-ci développe ainsi le concept de *Plantationocène*, mais également d'*habiter colonial*, une manière d'habiter la Terre qui a causé des transformations non seulement géographiques, mais également socio-politiques, dictant les rapports sociaux entre hommes noirs et blancs et cosmopolitique, imposant un rapport au monde extractif aux dépens de la biodiversité, du climat et de la fertilité

des sols. Le politique anime toujours les réflexions de Ferdinand. Lorsqu'il qualifie le commerce triangulaire de « cyclone colonial », il ne fait pas seulement référence aux deux millions d'esclaves morts dans les cales des navires négriers, il analyse également des cas empiriques de tempêtes instrumentalisées pour asseoir des rapports de domination entre maîtres et esclaves, entre riches et pauvres. De quoi réfléchir aux conséquences des futures tempêtes, toujours plus violentes au fur et à mesure que le réchauffement climatique se poursuit.

Pour Ferdinand, l'« environnementalisme » est un terme péjoratif qui s'apparente à une pratique néocoloniale de l'écologie, qu'il nomme « écologie de l'arche de Noé ». Sur l'arche de Noé, seuls quelques élus survivent au déluge, et ils deviennent des représentants de toute leur espèce, comme des êtres universels.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, Ferdinand problématise les théories développées précédemment en analysant les figures politiques de ce type d'écologie. On reconnaît par exemple dans le « dévoreur de monde » la figure des acteurs de l'agrobusiness brésilien, qui pratiquent la déforestation pour accroître leurs surfaces d'exploitation et qui prônent la réduction des territoires indigènes.

L'auteur se penche aussi sur des exemples d'écologie coloniale en dédiant trois chapitres à l'analyse du massacre du parc national La Visite, à Haïti, aux tests d'armes chimiques sur l'île de Vieques, à Porto Rico, et à l'usage de chlordécone (un pesticide cancérigène interdit en métropole) dans les Antilles françaises. Ces exemples récents de violences et d'injustices entre métropole et outre-mer illustrent les enjeux de l'écologie décoloniale.

La troisième partie de l'ouvrage entend réécrire l'histoire coloniale et écologique en se penchant tout particulièrement sur l'écologie marrone. En Amérique, les marrons étaient des esclaves fugitifs vivant cachés dans les terres reculées, à l'instar de Tituba dans le roman de Maryse Condé publié en 1986, *Moi, Tituba sorcière…* D'un point de vue théorique, les marrons offrent un exemple singulier d'utopie décoloniale et écologiste à une époque et dans un lieu où l'esclavagisme et l'exploitation des terres battaient leur plein. Ferdinand se tourne également vers les icônes blanches de l'écologie, Jean-Jacques Rousseau d'abord, mais surtout Henry David Thoreau, et offre une relecture de l'œuvre et des luttes de ce dernier. Toute sa vie, Thoreau a en effet été écologiste mais aussi anti-esclavagiste, et sa vie champêtre relatée en 1854 dans *Walden* fut autant motivée par un désir de retour à la nature que par un refus radical de se soumettre à un État esclavagiste. Son « marronnage civil » fait ainsi de lui non seulement le fondateur de la désobéissance civile mais aussi la figure pionnière de l'écologie décoloniale. Bien qu'éphémère, l'idéal de vie qu'il décrit permet de penser à un nouveau cap pour l'humanité.

Adepte des métaphores maritimes, c'est vers cette idée de cap que nous ramène finalement Ferdinand. Au fil des sections, il tisse une histoire matricielle des luttes postcoloniales, écologiques et féministes ; dans la dernière partie de son œuvre, il offre à imaginer un « navire-monde », utopie égalitaire vers laquelle aspirer tous ensemble.

« Et tous, en rencontrant l'autre, se découvrent un corps nouveau, une Terre-mère peuplée d'alliances humaines et non humaines, véritables compagnons de bord d'un même navire-monde, debout sur le pont de la justice. » (p. 337)

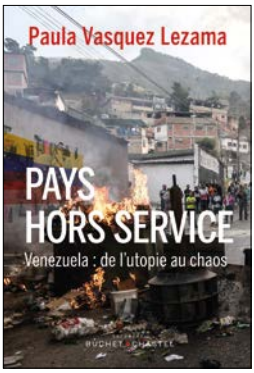
Son travail ne s'arrête cependant pas à la simple conception d'un monde idéal et improbable ; en effet, dans le dix-septième et dernier chapitre, il annonce les champs de travail de l'écologie décoloniale, tout juste entamé par son ouvrage. Il s'agit d'un travail ontologique visant à déconstruire les essentialismes identitaires afin de reconnaître et d'encourager la pluralité des modes d'existences. Le travail à accomplir est également esthétique, passant par la représentation dans les arts tout comme l'étude dans les sciences des notions avancées par l'écologie décoloniale. Il s'agit finalement d'un travail politique, d'actions concrètes de réparations, de restitutions, de justice, puis de préservation *entre* les humains et *avec* les non-humains.

C'est tout un programme que Ferdinand laisse entrevoir dans la conclusion de son texte, une bouteille à la mer qui semble faire écho puisque son ouvrage a remporté en 2019 le prix de la Fondation de l'écologie politique. Si les Caraïbes illustrent bien la pensée de l'auteur, on peut toutefois espérer une analyse plus globale dans de futurs travaux, traitant notamment de l'Asie. L'histoire coloniale du continent diffère tant des dynamiques atlantiques décrites dans l'ouvrage qu'on voit encore mal comment le concept d'écologie décoloniale pourrait s'y appliquer.

Amaël COGNACQ
IEDES – université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Paula Vásquez Lezama

Pays hors service. Venezuela : de l'utopie au chaos



Buchet/Chastel, 2019, 224 pages,
ISBN : 9782283031810, 19 €

D'après l'Organisation des Nations unies (ONU), le Venezuela est aujourd'hui la deuxième nation d'émigration au monde : plus de 4 millions de personnes ont fui leur pays. Cet exode représente environ 13 % des 31 millions d'habitants de l'État le plus doté en réserve d'hydrocarbures au monde, mais dont la capacité de gestion du gouvernement est décrite comme « hors-service » par Paula Vásquez. Dans cet ouvrage, l'auteure propose une « tentative d'auto-ethnologie », sur la base d'une généalogie de son expérience de la crise au Venezuela. Enseignante et chercheuse au Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Paula Vásquez est spécialisée dans l'anthropologie des catastrophes et de la santé.

Cet essai revient sur les causes et les conséquences de la situation vénézuélienne. L'auteure interroge le phénomène vénézuélien en tant que participante mais aussi observatrice et analyste. Cette posture experte attirera l'attention des médias souhaitant user de cette voix « non chaviste » dans la polarisation du débat vénézuélien, alors que son ouvrage s'attache à déconstruire une lecture binaire partisane et simpliste de la situation vénézuélienne.

La thèse présentée par Vásquez invite, sinon à réfuter, tout au moins à relativiser les explications les plus courantes qui affirment que les causes de la chute du Venezuela sont intrinsèques à un modèle économique choisi, et non liées aux choix politiques et volontaires des dirigeants. Pour l'auteure, le « syndrome hollandais » ne suffit pas à expliquer la crise des liquidités, la chute de la production du pétrole ou la dureté de la pénurie alimentaire. Ces réalités, sont, selon elle, les conséquences de choix délibérés de la part des gouvernements successifs d'Hugo Chávez et de Nicolás Maduro, de 1999 à aujourd'hui.

Un apport important de cette réflexion réside dans son approche pluridisciplinaire allant de la théorie politique qui aide à comprendre la structure de l'État vénézuélien jusqu'à la littérature traditionnelle pour saisir l'influence pétrolière dans l'évolution sociétale vénézuélienne. De même, la vision intérieure de la crise détonne sur un thème où les productions scientifiques se focalisent davantage sur l'histoire socialiste du pays ou bien spécifiquement sur son modèle économique. Vásquez replace la situation critique du Venezuela dans ses différents registres de compréhensions : individuel, entrepreneurial, étatique, régional, international.

Tel qu'annoncé dans le titre de l'essai, la première partie explore finement les caractéristiques du régime dictatorial : « L'exception devient la règle ou comment asseoir une dictature. » Sont évoquées les différentes facettes, à la fois progressives et brutales de l'autoritarisme, de l'élimination des contre-pouvoirs et de la répression, à la lutte inégale entre gouvernement et

opposition, sur fond d'une rhétorique bolivarienne omniprésente. L'auteure détaille notamment les méthodes répressives du gouvernement comme l'emprisonnement politique, les mesures d'inhabilitation des élus locaux… Elle clôt ce chapitre par un focus sur l'une des figures du chavisme, Diosdado Cabello, « l'homme du ressentiment », et s'intéresse particulièrement à l'une de ses initiatives politiques : la figure du *patriota cooperante* (« coopérant patriotique ») dont la mission est « d'identifier, espionner puis dénoncer les dissidents chavistes ou les opposants » (p. 36).

Dans la deuxième partie, Vásquez revient sur l'histoire chaviste, les raisons de son arrivée au pouvoir, sa militarisation et les facteurs de sa popularité. Elle détaille les rôles des cercles rapprochés des gouvernements successifs d'Hugo Chávez et de Nicolás Maduro, mettant au jour des mécanismes d'accaparation des ressources, notamment par le contrôle des changes, la dérégulation de la production par les expropriations et nationalisations, la spéculation financière, la destruction des marchés *via* la suppression des appels d'offres, le détournement de fonds dans les importations… Ces mécanismes permettent à une nouvelle classe sociale « bolibourgeoise » d'ériger un contrôle total sur l'appareil étatique. La « bolibourgeoisie » s'approprie ainsi la distribution des produits de consommation de base et les marchés de l'importation, secteurs clés dans la pénurie alimentaire aujourd'hui vécue par les populations.

L'auteure nous entraîne, en troisième partie, dans l'histoire du pétrole, de sa production et de son impact sur l'organisation politique, économique, sociale et du travail du pays. Petróleos de Venezuela SA (PDVSA), l'entreprise nationale d'exploitation du pétrole, est aussi fournisseur – *via* ses filiales comme PDVAL (Producción y Distribución Venezolana de Alimentos) – d'une partie importante des denrées alimentaires des Vénézuéliens ; elle est aussi pourvoyeuse des fonds nécessaires aux *missiones* sociales du gouvernement. Le pétrole apparaît moins comme une cause immanente de l'implosion du pays que comme un élément clé de la construction du modèle vénézuélien. C'est le choix fait dans l'organisation de l'exploitation de cette ressource qui est ici remis en cause, à savoir la recherche de consommation de rente et non l'investissement durable. La création de la nouvelle monnaie, le « petro » indexé sur les réserves pétrolières mais aussi minières du pays, illustre cette vision capitaliste rentière qui « marchandise la nature » à l'extrême.

En conclusion, Vásquez souligne la dimension humanitaire de la crise vénézuélienne, mettant l'accent sur l'abandon total – par les différents gouvernements chavistes et soutiens au régime – dont sont victimes de larges pans de la population.

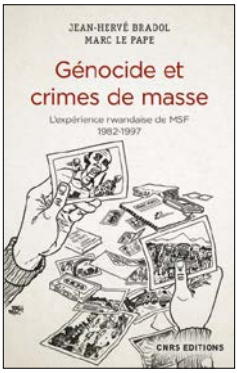
Avec l'utilisation de la première personne, l'auteure témoigne, par sa propre expérience, du sort de millions de Vénézuéliens. Son parcours biographique rythme l'ouvrage, détaillant les moments forts de l'histoire politique, sociale et économique de la modernisation vénézuélienne : marchandisation et consumérisme, expérience de l'immigration, aspirations et désillusions du chavisme, relation pétrolière… Rappelant la démarche de l'épistémologie de la « connaissance située » (*situated knowledge*) ou « théorie du point de vue » (*standpoint theory*), elle explicite le cheminement de sa pensée et de son vécu pour justifier ses prises de positions. Décrire ses origines, ses connaissances, constitue une clé de compréhension pour le lecteur, mais aussi une relation de confiance avec ce dernier.

Sans livrer de pronostic sur l'avenir, Paula Vásquez appelle à une lecture distancée des conditions ayant porté ce courant au pouvoir. Ne pas faire table rase du passé (p. 202) mais se servir de l'expérience vécue, si complexe soit-elle, pour entamer une réflexion reconstructive. Cet essai constitue ainsi une œuvre utile pour décrypter ce qui a mené le Venezuela de l'utopie au chaos.

Camille MORDREL
IEDES – université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Jean-Hervé Bradol, Marc Le Pape

Génocide et crimes de masse. L'expérience rwandaise de MSF (1982-1997)



CNRS Éditions, 2017, 280 pages,
ISBN : 9782271114884, 25 €

Le génocide rwandais (1994-1997) a fait l'objet d'une profusion de publications parmi lesquelles certains thèmes sont récurrents : l'intervention onusienne, l'implication de la France ou encore la couverture médiatique. La saillance et la complexité du sujet rendent inépuisable ce moment historique du Rwanda et de ses pays limitrophes, comme en témoigne la vitalité des publications académiques[1] plus d'un quart de siècle après les événements. Ni totalement dans l'alignement des organisations internationales, ni constamment en opposition avec elles, Médecins sans frontières (MSF) aura été un acteur humanitaire de premier plan dans le contexte du génocide rwandais et des crimes de masses, à la fois responsable et victime d'une situation humanitaire dont les caractéristiques principales étaient l'exceptionnalité et la nouveauté. Naturellement, le personnel de MSF a eu, dès le début, l'opportunité de témoigner de diverses manières, mais jamais une œuvre ne s'était fixé l'objectif de s'appuyer sur leurs expériences et leurs témoignages afin de retranscrire le plus fidèlement possible les dilemmes moraux alors rencontrés. C'est le défi que se sont donné deux amis, l'un médecin, l'autre sociologue, et, au moment de refermer la dernière page du livre, il apparaît manifeste que le pari est remporté.

Plus descriptif qu'analytique, cet ouvrage répond aux objectifs dont les auteurs se sont saisis : proposer une revue complète de la manière dont les activités de MSF ont été menées dans un tel contexte de meurtres de masse et d'opérations militaires. Les auteurs ont fait le choix de présenter leur travail issu d'une recherche intensive dans les archives de MSF dans une perspective historique, en séparant quatre temporalités qui recoupent des zones géographiques d'intervention : la persécution des rwandophones en Ouganda (début des années 1980) et le génocide des Tutsis (point culminant en avril 1994), les camps de réfugiés rwandais en Tanzanie et au Zaïre (1994-1995), le Rwanda post-génocidaire (à partir de juillet 1994), les réfugiés rwandais en fuite au Zaïre (1996-1997). La valeur ajoutée de cet ouvrage repose dans sa capacité à concilier une approche sensible et historique. Faute de légitimité scientifique, l'expression des affects a longtemps été tenue à l'écart des écrits sur le génocide rwandais. Avec cette publication, les auteurs tendent à corriger cela et nous permettent de l'appréhender à travers une lecture qui ne soit pas détachée ou désintéressée d'un cas que l'on se contenterait de saisir de manière standardisée (par des chiffres, des catégories pré-faites, vocabulaire médical spécialisé, etc.). C'est précisément pour cette raison que le lecteur pourra expérimenter une palette d'émotions aussi variée

1 Guichaoua, A. (2010). *Rwanda : de la guerre au génocide. Les politiques criminelles au Rwanda (1990-1994)*. La Découverte.

que le dégoût, la colère, l'indignation, l'incompréhension ou encore la perplexité. On remarque que plus le contexte politique est difficile, instable et conflictuel, plus le chercheur est appelé à innover dans sa démarche. À cet égard, la focale adoptée par les deux auteurs, valorisant la dimension affective des témoignages, s'inscrit de la sorte en résonance avec les mots de Boutaud[2] : « Rendre compte de l'expérience, comprise comme un moment d'émergence du sens, tout en restant dans le cadre d'une quête d'intelligibilité raisonnée et communicable. » En somme, ce livre permet de prendre la mesure de la richesse des témoignages du personnel de MSF et de comprendre que leur engagement perceptuel, affectif et pratique nous renseigne autant sur le génocide rwandais que d'autres sources plus classiques de données.

Il constitue avant tout un observatoire privilégié des dynamiques liées à l'éthique de l'action humanitaire, véritable raison d'être de cette publication. L'intervention du personnel de MSF était double, à la fois à l'intérieur même du Rwanda dans les structures de santé, mais aussi dans les pays limitrophes au sein des camps de réfugiés rwandais. Une interrogation commune à ces deux espaces-temps cristallisait les préoccupations du personnel de MSF : quelles attitude et posture adopter face aux génocidaires ? Alors que le personnel rwandais de MSF avait déjà fait l'objet d'attaques physiques, l'un des dilemmes majeurs trouvait son origine du tiraillement entre protection du personnel local de MSF, d'une part, et dénonciation publique du génocide, d'autre part. Dit autrement, la volonté de certains sièges européens de MSF de dénoncer publiquement le génocide était vue, par les acteurs présents sur le terrain, comme une décision mettant leurs vies en péril. Dans les camps de réfugiés rwandais en Tanzanie et au Zaïre, la problématique était sensiblement différente, étant entendu que le contexte n'était pas le même : les génocidaires rwandais avaient été mis en déroute. Néanmoins, le personnel de MSF intervenant dans ces camps a rapidement pris la mesure du danger des distributions alimentaires, non sans quelques questionnements éthiques. Fallait-il apporter une assistance aux génocidaires, quitte à ce que cela les renforce et les mette en position d'exercer de nouveau leurs exactions ? Fallait-il se fier aux estimations du nombre de réfugiés présents dans les camps, relayés par le HCR mais produits par des participants au génocide rwandais ? Un extrait de ce livre permet de prendre le pouls de la tension provoquée par ces questions : « La distribution alimentaire reposait sur cette surestimation, dont tirèrent profit les notables rwandais par des détournements considérables et la vente aux commerçants tanzaniens de la nourriture ainsi captée » (p. 86). Dans des cas plus extrêmes, les auteurs nous retranscrivent les vifs débats entre différentes sections MSF pour savoir s'il fallait maintenir une présence dans certains camps de réfugiés dominés par les génocidaires hutus.

L'ouvrage se révèle être par ailleurs un matériel précieux pour appréhender l'économie politique des camps de réfugiés, aussi bien du point de vue de la production statistique (surestimation de la population des camps par certains groupes pour détourner l'aide alimentaire), des discriminations basées sur le genre (difficile accès des femmes aux ressources nutritives) ou encore des stratégies de catégorisation (responsables du génocide des Tutsis se

2 Boutaud, J.-J. (2007). Du sens, des sens. Sémiotique, marketing et communication en terrain sensible. *Semen*. https://doi.org/10.4000/semen.5011

présentant comme des victimes). Sur ce dernier point, il est intéressant de noter le rôle joué par les médias internationaux dans un tel contexte. Les auteurs soulignent que, durant la phase génocidaire, l'agenda médiatique était déjà saturé par d'autres sujets, comme l'élection de Nelson Mandela en Afrique du Sud, ce qui restreignait la visibilité du génocide des Tutsis à l'échelle internationale. Néanmoins, lors de la phase post-génocidaire, les médias se sont intéressés aux camps de réfugiés hutus qui présentaient une situation sanitaire préoccupante, ce qui a été la base de la stratégie de victimisation de et par certains hutus responsables du génocide tutsi et présents dans ces camps.

Pour celles et ceux ayant un intérêt pour la littérature liée au « changement de mandat[3] », ce livre leur permettra d'en saisir assez finement les dynamiques. Alors que le changement de mandat, dans la littérature scientifique, est principalement analysé en s'appuyant sur l'étude d'organisations internationales gouvernementales (OIG), la présence de MSF au Rwanda vient élargir la réflexion sur ce thème. MSF a une vocation médicale, mais revendique aussi un objectif extra-médical en tant que défenseur des droits de l'homme. L'exceptionnalité de la configuration rwandaise vient perturber ces missions historiques. Un mandat est toujours la source de négociations, de compromis et de conflictualités. Cela mène les acteurs à développer une série de stratégies, à être inventifs et créatifs, mais aussi parfois à ressentir des sentiments de frustration ou d'inaccomplissement. Dans ce contexte de contraintes imposées par le gouvernement rwandais et de violence exacerbée, les témoignages du personnel de MSF permettent ainsi non seulement d'apprécier la reconfiguration du mandat de l'organisation mais aussi les sentiments qui sont investis dans ce changement. Alors que la première cause de mortalité restait la violence politique, la position de MSF trouvait alors tout son sens : « On n'arrête pas un génocide avec des médecins », un appel historique et exceptionnel à une intervention armée demandée par MSF.

Au-delà de nourrir une réflexion sur les problématiques explorées jusqu'à présent, une des richesses de cet ouvrage repose sur sa capacité à remettre en cause les binarismes. Là où l'on pourrait aisément imaginer qu'il y a d'un côté une crise (la période génocidaire) et de l'autre une post-crise, les témoignages du personnel de MSF nous indiquent plutôt un continuum entre les situations, tout du moins en matière d'intervention humanitaire. Il en va de même pour la description des relations entre MSF et d'autres organisations. Il est assez saisissant de voir que, quand les liens entre ONG et OIG sont abordés, une tendance est de les résumer à deux grands pôles : coopération et absence de coopération. Le cas rwandais montre une tout autre complexité, celle où les acteurs peuvent décider d'une grande diversité de forme coopérative, de superposer contestation et coopération, de faire varier ces éléments en fonction de certaines temporalités mais aussi selon les zones géographiques (Zaïre, Tanzanie, Rwanda)

3 Corpus théorique hétérogène provenant du monde anglo-saxon et de disciplines diverses (économie, sociologie, science politique). Comme son nom l'indique, la littérature du « changement de mandat » cherche à comprendre l'évolution des mandats des organisations internationales gouvernementales (OIG) et, par extension, celui des organisations non gouvernementales (ONG). Deux des théories majeures dans ce champ sont la Principal-Agent Theory (PAT) développée par Michael Jensen et la Meta-Organizational Theory (MOT) de Göran Ahrne et Nils Brunsson.

ou les thématiques (chirurgie de guerre, accès à l'eau, comptage des réfugiés).

Cette publication permet en réalité de mettre au jour bien d'autres problématiques qui intéresseront les acteurs du champ du développement : la performation d'une situation (la mise en mot du génocide a été un processus long et complexe) et ses implications, la gestion des ressources humaines des ONG en contexte de guerre (professionnalisation, formation et préparation, personnel national ou local, sécurité du personnel, confiance investie dans le personnel), la concurrence entre ONG et OIG et les problèmes d'efficacité qui y sont associés, ou encore la rumeur et l'économie de l'information en contexte d'intervention humanitaire.

Jules LYOTHIER
IEDES – université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES DU DÉVELOPPEMENT
N°244
2020-4

Varia

VARIA

- **L'économie informelle à Mayotte en contexte de départementalisation**
  Antoine Hochet - Victor Bianchini
- **Pauvreté féminine et VIH en Éthiopie**
  Critique d'une prénotion
  Carolina De Rosis
- **Mobilisation de la violence armée dans la sécurisation foncière**
  Cas de la plaine de la Ruzizi au Sud-Kivu en République démocratique du Congo
  François M'munga Assumani

DOCUMENT

- **Tontines et prostitution à Château-Rouge**
  Habib Marius Nguié
- **Les organisations paysannes au Paraguay**
  Acteurs oubliés de la transition démocratique (1989-2019)
  Damien Larrouqué - Roque Mereles Pintos - Eduardo Tamayo Belda

FIGURES DU DÉVELOPPEMENT

- **Bernard Lecomte : de l'aide par projet à l'écoute paysanne**
  Les chemins de traverses de l'engagement
  Denis Pesche - Bernard Lecomte

ANALYSES BIBLIOGRAPHIQUES

ÉDITIONS DE LA SORBONNE

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON SORBONNE
INSTITUT D'ÉTUDES DU DÉVELOPPEMENT DE LA SORBONNE

20 €

ISBN : 979-10-351-0597-6
ISSN : 2554-3415

9 791035 105976

Couverture : Albrecht Fietz, *Sans-titre*, 2017.

Conception graphique : bigre ! - www.bigre.com